

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel MARCEL

Les menaces de guerre

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1985, tome 81, p. 112-114

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Les menaces de guerre

*Un texte d'hier pour notre
réflexion d'aujourd'hui*

Sans doute n'y a-t-il pas d'heure dans l'histoire où le devoir de prier pour la paix ne s'impose avec plus d'urgence qu'aujourd'hui, à tous les chrétiens sans exception. Mais peut-être ici une équivoque doit-elle être tout d'abord dissipée. Prier pour la paix ne signifie pas essentiellement demander à Dieu que la paix, traitée comme un bien extérieur à moi, me soit laissée ou concédée ; cela veut dire d'abord prier pour qu'il me soit donné d'entretenir en moi et autour de moi l'esprit de paix. Et ici, une nouvelle ambiguïté, bien plus dangereuse encore que la première, doit être décelée. Entretenir en soi l'esprit de paix ne signifie pas renoncer à penser, à apprécier, ni cultiver une volonté de confusion ou d'indiscrimination qui irait au rebours des plus nobles exigences de la raison humaine. « La paix, a dit saint Thomas, est la tranquillité de l'ordre, principalement dans la volonté. » Mais on ne peut ici mentionner l'ordre, sans du même coup introduire la vérité — et la vérité n'est pas non plus séparable d'une certaine force intérieure qui seule peut l'affronter et la soutenir.

Peut-être, si l'on prend garde à ces connexions qu'une pensée réfléchie découvre sans difficulté, trouvera-t-on moins mystérieuse l'étrange solidarité de fait qui s'est établie depuis vingt ans et davantage entre un certain pacifisme d'une part, et le militarisme le plus violent et le plus cynique d'autre part. « Quant à moi, disait il y a trois ans un Allemand notoire, je répudie le pacifisme, je veux une Allemagne guerrière ; mais je dois reconnaître que les pacifistes étrangers ont été nos meilleurs alliés. » Ceci demeurerait inexplicable si l'on ne reconnaissait qu'au sens le plus profond, le pacifiste est un homme qui trahit la paix. Ce n'est pas en effet la paix qu'il tend à instaurer, mais sa plus fallacieuse imitation, non l'Idée, mais l'Idole. « La paix, dit encore saint Thomas, n'est pas par elle-même une vertu, mais l'effet d'une

vertu, à savoir de la Charité. » Mais il suffit qu'à l'or pur de la charité se mêle une parcelle de crainte, c'est-à-dire d'impureté, pour qu'à la lettre cet or se dénature et s'avilisse. Les vertus chrétiennes, parce qu'elles sont enracinées dans le surnaturel, ne tolèrent pas d'alliage ; et peut-être trouverait-on dans cette grande vérité l'explication de certaines anomalies apparentes qui ont troublé les consciences contemporaines. On pourrait exprimer ceci de bien des façons : les vertus chrétiennes ne sont jamais à proprement parler utilisables ; elles ne se laissent pas enrôler au service de volontés tendues vers des fins purement humaines et qui traiteraient ces vertus comme de bons moyens, comme de précieux auxiliaires. Il y a plus : lorsqu'on prétend leur infliger ce traitement indigne, peut-être se retournent-elles en quelque sorte contre elles-mêmes pour devenir les alliées du démon.

Il faudrait encore prendre garde, je crois, à ceci qui n'est guère moins important, et qui éclaire directement l'erreur ou l'illusion pacifiste ; la faiblesse qui n'est par elle-même qu'un état, une situation, change de nature dès le moment où elle tend à s'exploiter et à s'entretenir, comme l'indigence du mendiant professionnel. Comment ne pas voir que le fait de me conformer au principe évangélique en rendant le bien pour le mal ne prend une valeur que si je possède, sous une forme quelconque, la puissance de répondre à l'injure par l'injure, et que je la maîtrise, que je la transcende ? La douceur cesse d'être une vertu aussitôt qu'elle ressemble à une flatterie du faible envers le puissant ; à mesure que je m'affaiblis en fait, je dois donc juger moi-même plus sujette à caution ma propension à la non-résistance, et me demander plus soigneusement si je ne colore pas de nuances chrétiennes une impuissance qui ne se résigne pas à se reconnaître pour telle. En préconisant par exemple le désarmement en face d'un adversaire qui ne cesse d'augmenter son pouvoir offensif, le pacifiste, bien loin de prendre garde à cette équivoque, la fomenté ; il tend à se placer lui-même, avec ceux qu'il affecte d'appeler les siens, dans une situation où il ne sera plus possible de discerner la part du vouloir et celle du fait brut.

Si ces remarques sont fondées, c'est d'abord la vertu de force que le chrétien soucieux de sauver la paix doit nourrir en soi et hors de soi. Ce ne serait que par un scandaleux abus de langage qu'on pourrait l'accuser de sacrifier par là à la violence. Car violence et faiblesse volontaire sont partout conjuguées, partout indissociables. La violence, c'est la force qui se trahit, parce qu'elle cède à la fascination qu'exercent sur elle les moyens de contrainte matérielle dont elle dispose ; la force, au contraire, se maîtrise, se contient, se possède ; elle est la prérogative des justes.

Est-on amené par là au paradoxe d'un Etat qui s'armerait d'abord pour pouvoir ensuite ne point se défendre ? Oui, si n'avoir pas à se défendre signifie se faire respecter, non certes, si cela veut dire ouvrir ses portes toutes grandes à un agresseur en furie. Un Etat n'est pas un individu ; ceux qui ouvriraient les portes ne se livreraient pas seulement eux-mêmes à l'envahisseur, ils trahiraient ceux dont ils ont la charge, la responsabilité, ils deviendraient les complices actifs de ceux-là même dont ils font profession d'exéquer la doctrine. Il nous a été prescrit de lutter contre la tentation ; mais ne se pourrait-il pas que la résistance d'une nation à celle qui l'attaque — cette résistance qu'au nom de principes inconsidérément généralisés ils ont l'audace de condamner — ne fût précisément qu'un épisode ou une manifestation, sur un plan de vie déterminé, de cette même lutte, qui ne prendra fin qu'au dernier jour, et qui n'admet pas de différence entre celui qui s'abstient et celui qui déserte ?

Gabriel Marcel

(Extrait de *Présence de Gabriel Marcel*, cahier 4, Aubier, Paris 1983.)